

préféré brûler l'objet. Je pensais qu'on ne découvrirait jamais qui était la coupable !

L'objet volé avait-il une valeur quelconque ? Même pas ! Il ne s'agissait que d'une vulgaire résille, un filet à cheveux... Mais le ciel avait été témoin de l'acte délictueux et le Seigneur en avait donné à M<sup>me</sup> White la révélation précise. Un problème aussi infime méritait-il que Dieu s'en occupât ? Oui, sans doute, puisque tel fut le cas. Et pourquoi ? Parce que l'enjeu était bien autre chose qu'un objet de parure. C'était une âme humaine qui, ayant succombé, allait partir à la dérive !

La jeune fille en question était membre de l'église. Elle était assidue aux réunions et se croyait parfaitement honnête. Elle n'avait pas compris qu'il n'existe pas de petits péchés et qu'en tolérant en elle de semblables tendances, elle prenait sans s'en douter le chemin de la perdition. Lorsqu'elle vit à quel point Dieu l'aimait — n'avait-il pas pris soin de renseigner M<sup>me</sup> White à son sujet par une vision ? — elle comprit qu'elle devait se rendre digne d'un tel amour et elle devint très scrupuleuse, dans les petites choses comme dans les grandes. Cette expérience, reconnut-elle ultérieurement, décida de sa vie. — Rapporté par Arthur L. White.

## LA FOI TRANSPORTE LES MONTAGNES

### L'étape de Salamanca

En novembre 1890, en route pour la côte Atlantique, M<sup>me</sup> White prit froid et contracta une mauvaise bronchite. A son âge — soixante-trois ans — et à cette saison, entreprendre un tel voyage dans les conditions qui étaient celles de l'époque, était un peu risqué ; d'autre part, les soins médicaux qu'on pouvait attendre étaient plutôt élémentaires ! La secrétaire privée de M<sup>me</sup> White insistait donc pour que celle-ci renonce à poursuivre son voyage et accepte de retourner à Battle-Creek, afin d'y recevoir les soins que réclamait son état. Mais des plans précis avaient été faits, M<sup>me</sup> White était attendue et, pour cette occasion exceptionnelle, de nombreux adventistes établis dans les Etats voisins ayant annoncé leur arrivée, on avait loué une

vaste église appartenant à une congrégation protestante. La campagne itinérante d'évangélisation allait durer deux mois et demi. Cela représentait un dur effort en perspective. Mais M<sup>me</sup> White n'était pas disposée, même pour raison de santé, à déclarer forfait. Courageusement, elle résolut de respecter ses engagements coûte que coûte.

La première réunion où elle devait prendre la parole à Salamanca avait été fixée au sabbat après-midi. M<sup>me</sup> White, très éprouvée par sa maladie, n'était vraiment pas en forme. Elle prêcha cependant avec beaucoup de puissance. La réunion du dimanche devait avoir lieu à l'Opéra, l'église mise à la disposition des Adventistes étant occupée ce jour-là par sa propre congrégation. On avait largement diffusé l'annonce que M<sup>me</sup> White assumerait encore la prédication et elle-même avait assuré qu'on pouvait compter sur elle. Cependant au cours de la nuit, son mal empira. Au matin, elle ne parlait qu'au souffle. Dans ces conditions, d'un point de vue humain, c'était pure folie que de prétendre vouloir parler en public. M<sup>me</sup> White n'en avisa pas moins les organisateurs qu'elle serait présente et prendrait la parole.

Il faut dire qu'à une autre occasion, dans des circonstances analogues, elle avait douté de ses forces et, dolente, avait confié ses appréhensions à son mari :

— Oh James ! si seulement je pouvais être sûre que Dieu me soutiendra !...

— Ellen, l'encouragea-t-il, le Seigneur t'a-t-il jamais laissée dans l'embarras ?

— Non, concéda-t-elle.

— Par conséquent, tu peux être certaine qu'il ne t'abandonnera pas !

La suite avait prouvé qu'il avait raison.

Cette fois-ci, confiante dans le soutien divin, Ellen White marcha par la foi et se rendit au lieu où devait se tenir la réunion. La salle, très vaste, était bondée. Ellen White avait la réputation d'être un prédicateur exceptionnel et tous voulaient l'entendre. Elle s'avança sur l'estrade et commença à parler. Au début, sa voix n'était qu'un murmure. Mais très rapidement, le timbre s'affermi et elle parla une heure entière sur son sujet favori, la « Tempérance chrétienne », apparemment sans difficulté.

Le lundi, son état s'était aggravé. Mais on avait annoncé qu'elle prendrait la parole l'après-midi et il lui était vraiment pénible de se soustraire à ses obligations. C'était le dernier jour de l'assemblée, la dernière fois, par conséquent, que la plupart des personnes présentes auraient l'occasion d'écouter M<sup>me</sup> White. Au prix d'un terrible effort, elle gagna l'estrade. Elle était si peu bien qu'elle dut s'appuyer à la chaire pour éviter de chanceler. Elle parla malgré tout durant quarante-cinq minutes et sa prédication fut fort appréciée. A la sortie, plusieurs personnes vinrent la remercier, exprimant leur joie car ils avaient senti que Dieu leur parlait par son intermédiaire. Pourtant, dans le compte rendu que M<sup>me</sup> White fit de cette journée dans son journal, elle note en toute loyauté : « J'ignore absolument de quoi j'ai parlé. Je n'ai pas le moindre souvenir d'un seul des mots que j'ai prononcés. J'étais vraiment trop malade ! »

Si malade, même, que, la réunion terminée, elle n'eut qu'un désir : regagner au plus vite la chambre que la famille Hicks avait mise à sa disposition et là, dans le secret, supplier Dieu de bien vouloir la soutenir et la guérir.

A peine s'était-elle agenouillée, avant même d'avoir prononcé un seul mot, elle eut l'impression que toute la pièce s'éclairait d'une exquise lumière argentée. Au même instant, elle sentit son découragement s'envoler et les forces lui revenir. Notant cette expérience extraordinaire dans son journal à la date du 3 novembre 1890, elle précise : « ... une paix profonde m'envahit, la paix du Christ. »

Puis elle eut une vision. Après la vision, ses malaises et son immense fatigue ayant miraculeusement disparu, elle n'eut même plus le désir de se reposer. La nuit suivante, repassant toutes ces choses en son cœur, elle songea qu'elle pouvait faire sienne cette parole de Jacob : « Certainement, l'Éternel est en ce lieu et moi, je ne le savais pas ! » — D'après T. H. Jemison, "A Prophet among You", p. 471-473.